

## Indira Nair Entre mutation et métamorphose

François Tétreau

Volume 30, Number 119, June–Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54145ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

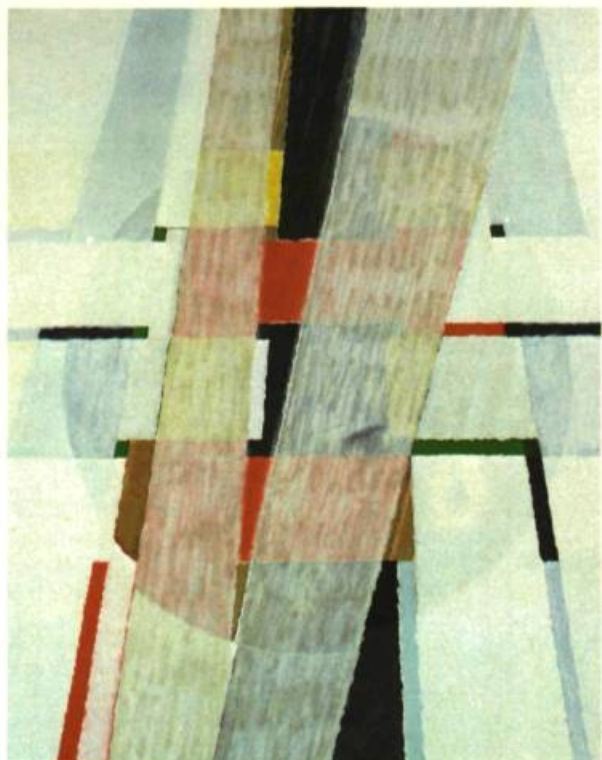
[Explore this journal](#)

### Cite this article

Tétreau, F. (1985). Indira Nair : entre mutation et métamorphose. *Vie des arts*, 30(119), 65–65.

# INDIRA NAIR: ENTRE MUTATION ET MÉTAMORPHOSE

FRANÇOIS TÉTREAU



1. Indira NAIR  
Acrylique sur toile.

Il est chez un artiste une audace qui, par le courage qu'elle exige de celui qui l'ose, supplante toutes les autres, cependant qu'elle s'impose comme une nécessité à laquelle on ne peut se soustraire: c'est celle qui consiste à modifier soudainement, de manière radicale, un style caractéristique et à se lancer, de but en blanc, dans des recherches formelles aussi aléatoires, au départ, que salvatrices à l'arrivée, quel que soit, du reste, le résultat. Aussi, ceux qui déjà connaissaient les travaux d'Indira Nair et qui, peut-être, ont vu la murale qu'elle a exécutée, en 1982, pour l'hôpital Le Gardeur de Repentigny, ne cacheront pas leur surprise à la vue de ses œuvres récentes.

Il faut savoir d'abord que ce n'est pas la première fois qu'Indira Nair entreprend d'infléchir son art et qu'elle se résout hardiment à renouveler en profondeur son langage pictural. Quittant l'Inde pour la France au cours des années 60, c'est à la peinture que résolument elle se consacre, mais peu après son arrivée au Québec, en 1967, elle opte pour la gravure qu'elle pratiquera et enseignera exclusivement. Cet hiatus de plus de quinze ans lui permet de revenir aujourd'hui à la peinture, complètement affranchie de tout académisme et

libérée de la fascination qu'exerçait sur elle, à l'époque, le surréalisme (Tanguy, Max Ernst, et d'autres). Mais ceci, non sans conserver certains aspects techniques dont nous parlerons plus loin.

Rupture donc, sur le plan esthétique, anecdotique aussi; continuité toutefois, quant à l'expression véritable de sa nature propre: «Je ne suis pas une gestuelle; je suis plutôt réfléchie, et il est certain que mes toiles d'aujourd'hui, comme mes gravures d'hier, sont empreintes d'une même exigence de structure.»

Ses nouveaux tableaux, réunis dernièrement sous le titre *Année-lumière*<sup>1</sup>, se signalent par des jeux de formes géométriques sur fonds blancs, par des études de transparences, des lignes brisées, des angles aigus. Motifs géométriques dont les couleurs, grâce à une technique tout à fait particulière, changent de valeur quand on se déplace devant les toiles. Il se produit alors une sorte de réverbération (non pas métaphorique; il s'agit d'un phénomène physique absolu). Tel rouge étincelant soudain vire au mat, à l'opaque. Cet effet, l'artiste l'obtient en saupoudrant, sur le vernis encore humide, un sable blanc traité, qu'on nomme en anglais *reflecting beads*. C'est

lui qui crée ces miroitements, ces chatouillements, lesquels évoquent les reflets de la lumière sur les vitres des grands immeubles. En outre, les lignes énergiques qui sillonnent les toiles, font songer à des rayons lasers colorés qui disparaissent et réapparaissent aussi vite. Ces variations d'intensité (d'autres artistes installent des systèmes électriques dans leurs œuvres pour obtenir des effets analogues) visent à favoriser de plus nombreuses et plus fréquentes ouvertures, sans qu'il soit besoin de recourir à la perspective, expressément abolie ici.

Par ailleurs, un spectateur pressé décèlerait peut-être dans la conception de ces toiles, une influence du constructivisme; mais ce serait faire fausse route que d'attribuer à ce mouvement, une quelconque paternité plastique, même lointaine, dans le cas qui nous occupe ici. Indira Nair n'a jamais vraiment fréquenté les constructivistes et elle avoue volontiers qu'elle connaissait à peine leurs œuvres lorsqu'elle a entrepris cette série. Si elle reconnaît maintenant certaines affinités avec les travaux de Robert Delaunay, par exemple, elle précise qu'il est une autre ascendance beaucoup plus vive qui a joué et qui sans doute s'illustre dans ses tableaux. Il existe dans plusieurs régions de l'Inde, une activité artistique séculaire que seules pratiquent les femmes. Chaque année, pendant dix jours, durant les moissons, les femmes tracent sur le trottoir, devant chez elles, avec de la poudre de couleur, des formes géométriques (diagrammiques, dirait-on), vastes comme des tapis, qu'elles balaient le soir et recommencent le lendemain. Cet art éphémère et, on s'en doute, sous-estimé par les indigènes, se nomme le *kolam*. Et c'est davantage de cette forme d'art que se réclament les toiles de la série *Année-lumière*; l'artiste ajoute en souriant qu'il y a fort à parier que les constructivistes russes n'ignoraient pas cette pratique quand ils ont entrepris leurs recherches.

Enfin, on aura remarqué dans l'exposition présentée à la Galerie Cultart, le printemps dernier, quelques toiles sur aluminium qui, elles aussi, jouent de cet effet réfléchissant. Dans ce cas, la technique consiste à lancer avec de l'air comprimé (pendant la préparation du support et après l'exécution de la toile) des jets de sable qui entament la surface aux endroits désirés. C'est d'ailleurs cette méthode qui fut utilisée pour la réalisation de la murale dont nous parlions plus haut. C'est peut-être là le tribut qu'Indira Nair entend payer à la gravure, cet art qui lui a permis de se révéler totalement.

Ainsi, au gré des mutations et des métamorphoses, l'œuvre entier, par les liens qu'il conserve avec les origines culturelles et les diverses techniques éprouvées au cours des ans, garde intactes son intégrité, et plus encore, sa cohérence.

1. A la Galerie Cultart, de Montréal, du 13 mars au 7 avril 1985.